

## Espaces intersticiels

par Agnès Villette

Le festival *Onedotzero* qui s'est déroulé à Londres à la mi-mai a permis de réunir différents artistes croisant pratiques sonores et visuelles à l'aune du médium digital. Réunis le même soir pour une programmation judicieusement nommée *All Points in Between*, la DJ Apache 61 et les Light Surgeons opéraient un dialogue entre image et son, délimitant individuellement un espace de jonction entre deux formes d'expression qui finissent par perdre leurs propres contours en achevant de se fondre. L'espace hybride de l'ICA, à la fois club, théâtre et salle de projection se prêtait idéalement à ces croisements créatifs. La Drum and Bass finement ciselée d'Apache 61 à partir de laquelle un VJ japonais improvisait en live des images et le road-movie syncopé des Light Surgeons mixant simultanément musique et sons proposent des perspectives narratives novatrices que leurs interviews respectives corroborent. Evoquer leur travail revient à opérer un chassé-croisé qui inverse linguistique visuelle et sonore dans une même maïeutique. Les Light Surgeons évoquent les techniques du Hip Hop pour expliciter leur approche de l'image. Inversement, Apache 61, qui travaille à la conception de son prochain album, concède à l'image une impulsion première.

### Les points de passage

Se démarquant de l'engouement pour la perfection glacée et virtuose du digital, les Light Surgeons travaillent les souches obsolètes de vieux films super-8 ou 16 mm, une texture mémorielle qui confère une dimension poétique à leurs montages. Chris évoque : « Mon frère est DJ, il collectionne des disques, j'ai été d'emblée habitué à parcourir les magasins d'occasions et à y dénicher des équipements bon-marché. J'entretiens un rapport passionnel aux conditions de projection, l'éclairage, l'ombre, la transparence. Et puis ces équipements sont si peu onéreux ». La métaphore sonore qui traverse leurs montages héritée du Hip-Hop et du Scratch : « nous utilisons de nombreux projecteurs super-8 et composons des boucles à partir de films cultes des années 70, d'émissions télé, de vieux super-8 tournés par des anonymes et rachetés. Une fois sectionnés plans par plans, ils composent la matière première visuelle ». A l'origine, les films



constituaient un accompagnement à la musique programmée dans des clubs, ce dont ils se sont progressivement affranchis avec leurs travaux les plus récents. La façon dont est conçue l'image tient pour une grande part à cette proximité avec la scène club, et consiste en séquences, boucles visuelles répétées comme pour un set : une ligne de basse sur laquelle on adjoint différentes gammes, mais cette fois purement visuelles. Cet attachement à l'introspection temporelle permet de créer un univers rétro-futuriste, imprégné de textures et de colorations que la lissité du médium digital aplanit. « Je me demande où nous en serons lorsqu'il sera devenu possible d'acheter un portable Pentium pour 100 balles dans un magasin d'occasions, qu'est-ce qui sera alors vendu dans les magasins à la pointe de la technologie ? »





Light Surgeons  
Photo : Laurence Guerrini  
Logo : Light Surgeons

En devenant obsolète, la technologie se libère et s'émancipe de sa destination première. Elle peut alors être récupérée par des gens comme nous qui l'affectons à des usages très différents». À rebours des préoccupations technologiques dans laquelle s'engouffre la scène musicale et visuelle, Chris affiche un certain détachement pour la programmation qui est à la pointe des applications récentes; «on peut fabriquer ses propres outils auxquels l'imagination constitue l'unique limitation. Nous procédons à rebours, c'est à partir des restrictions inhérentes à ces instruments archaïques que nous cherchons à explorer d'autres dimensions».

## Les lieux hybrides

Les clubs de la scène londonienne continuent d'héberger les projections des Light Surgeons, ( le défunt Blue Note ) Fabric où ils officient régulièrement, mais leur travail les déporte progressivement vers d'autres lieux qu'ils soient théâtres, galeries ou festivals qui semblent plus appropriés aux images multidimensionnelles. A la question de savoir si leur travail pourrait figurer dans une galerie, Chris répond avec circonspection - «J'aime en fait ne pas appartenir à cette institution, ce qui m'intéresse dans les clubs, c'est qu'ils sont de réels forums de liberté, on peut y croiser des gens, échanger des idées, la Dance Music a engendré de nouvelles formes de communication. L'échange me semble plus direct que dans une galerie où opère une sorte de mystification que nous essayons de biaiser. Notre travail est beaucoup plus proche du DIY, où, tout en s'amusant on peut dégager de nouvelles perspectives.» Une liberté qui confère également des limites à leur programmation, s'ils revendiquent le caractère éphémère de leur travail, celui-ci participe à l'incompréhension des médias qui considèrent leurs images comme un simple accompagnement visuel à la musique. «Nous tentons de bousculer le conservatisme de l'industrie musicale qui nous positionne en queue du processus créatif. Tout ce qui accompagne la scène Dance, sa politique interne, l'égo galopant des DJs et la surenchère à la célébrité ne m'intéressent pas. Peu de labels comprennent réellement ce que nous faisons, il y a des exceptions, comme les Ninja Tune ou Cold Cut avec qui nous avons travaillé». Leur méthode et ses enjeux soulignent l'orientation purement mercantile des clubs et des labels contre laquelle s'inscrit l'originalité de leur positionnement, «le problème principal est de ne pas pouvoir vendre notre travail, un

musicien trouve un label et s'inscrit dans l'industrie musicale. Nous souhaitons dépasser le stade où nous survivons simplement grâce au nombre de programations, nous envisageons de produire des DVDs. C'est assez complexe de progresser alors que chaque projet une fois achevé ne laisse aucune trace, notre travail est fragmenté et se forme à partir de la symbiose momentanée des différents supports».

## Dynamique de l'accident

Les images glanées aux cours de voyages leur permettent de traverser plusieurs champs, celui de l'architecture, de l'urbanisme et de dégager les aspérités des cultures traversées. Une ouverture sur le monde, doublée d'une incursion réaliste qui ancre la valeur documentaire des images. «Comme pour la littérature qui a ces dernières années réinvestit une approche plus réaliste, s'éloignant du verrouillage opéré par le virtuel. Nos images sont organiques et jazzy, émergeant de l'expérimentation et des accidents et hasards qu'elles introduisent. Le synthétiseur analogique et toute la vieille technologie produisent un son plus chaud, une rondeur que beaucoup cherchent à reproduire. Les VJs produisent un feuilletage d'images composites qui, à travers les manipulations digitales, se dénudent de leur signification pour devenir de simples effets qui ne sont intéressants qu'esthétiquement parlant». Leurs deux récents films *The Hollow City* et *Terminal Express* sollicitent une attention totale qui tient à la composition sonore et visuelle et aux lignes narratives et mémorielles